

Études internationales



Schroeder-Gudehus, Brigitte, *Les scientifiques et la paix : la communauté scientifique internationale au cours des années 20*, Montréal, P.U.M., 1978, 372 p.

Jean-Pierre Derriennic

Volume 10, numéro 1, 1979

L'analyse comparative des conflits

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/700928ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/700928ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Derriennic, J.-P. (1979). Compte rendu de [Schroeder-Gudehus, Brigitte, *Les scientifiques et la paix : la communauté scientifique internationale au cours des années 20*, Montréal, P.U.M., 1978, 372 p.] *Études internationales*, 10(1), 201–202.
<https://doi.org/10.7202/700928ar>

Le livre est publié par l'Américain Enterprise Institute for Public Policy Research, un organisme plutôt conservateur dont le but est de produire des analyses des questions internationales et nationales pour la classe dominante américaine et pour le public américain.

Le président du projet qui a donné naissance à ce livre est Melvin R. Laird, ancien secrétaire de la Défense qui travaille maintenant comme conseiller senior pour le *Reader's Digest*. La plupart des options idéologiques américaines présentées dans le livre de Pranger et Labrie sont en fait celles qu'on pourrait trouver dans le *Reader's Digest*, même si le ton et le style sont plus près de ceux de revues conservatrices sophistiquées comme *Foreign Affairs* que de ceux du *Reader's Digest*. Il ne faut pas s'en surprendre puisque les textes de Nixon, Laird, Schlesinger, Rumsfeld, Kissinger et Brzezinski constituent plus du tiers du livre, et que plusieurs des autres textes sont écrits par des analystes à la solde des militaires, du gouvernement ou des grandes fondations des É.-U. Les quelques textes d'officiels soviétiques ne viennent qu'accentuer le ton de guerre froide du livre.

Malgré le mot « nucléaire » qui figure aussi dans le titre de la plaquette de Mueller, il ne s'agit pas du tout d'armements nucléaires comme dans le livre de Pranger et Labrie, mais de centrales nucléaires. En 38 pages exactement, Mueller nous présente de façon succincte les principaux éléments du débat sur l'épineuse question de l'énergie nucléaire. Après un bref historique sur l'énergie nucléaire au Canada, et une description du processus de production d'énergie nucléaire et du système CANDU, Mueller analyse brièvement une dizaine des plus importants problèmes touchant le nucléaire. Malheureusement, ces questions sont abordées de façon assez superficielle, et avec un net biais en faveur du développement de l'énergie nucléaire au Canada. L'auteur transmet sans esprit critique des préjugés et des demi-vérités qui seraient beaucoup plus de mise dans la

propagande officielle des marchands du nucléaire comme Énergie Atomique du Canada et l'Association nucléaire canadienne que dans un rapport qui se veut objectif et désintéressé. C'est une plaquette à lire par ceux qui veulent une présentation simple et brève du débat sur le nucléaire au Canada, par un partisan de l'option pronucléaire.

Jean-Guy VAILLANCOURT

Département de sociologie,
Université de Montréal

SCHROEDER-GUDEHUS, Brigitte, *Les scientifiques et la paix : la communauté scientifique internationale au cours des années 20*, Montréal, P.U.M., 1978, 372p.

La démarche scientifique repose sur un postulat d'universalité. Le langage qu'elle utilise et la validation des résultats qu'elle obtient, supposent l'existence d'une « cité savante » qui transcende les frontières nationales, les particularismes culturels et les conflits idéologiques. De cette affirmation, qui correspond partiellement à un état de fait, et partiellement à un idéal imparfaitement réalisé, on a souvent cru pouvoir déduire que les savants ont un rôle privilégié à jouer dans l'établissement ou la défense de la paix internationale. Habitué par la pratique de leurs disciplines à exclure les passions ou les préjugés de leurs raisonnements et à utiliser un langage universel, ils feraient preuve des mêmes qualités dans leurs prises de positions politiques.

L'histoire qu'analyse Brigitte Schroeder-Gudehus oblige à une révision presque complète de cette conception optimiste du rôle politique des savants. Lorsqu'éclate la Première Guerre mondiale, ceux-ci mettent presque unanimement leur prestige, et

quelquefois leur talent, au service de la propagande de leurs nations respectives. En 1918, ceux des pays vainqueurs créent une nouvelle structure de coopération scientifique internationale, dont le but déclaré est d'exclure les Allemands et les Autrichiens de cette coopération. Après 1925 et la conférence de Locarno, lorsque l'Allemagne est progressivement réintégrée dans la communauté internationale, ce sont les politiciens et les diplomates qui doivent faire pression sur les scientifiques pour qu'ils renoncent aux boycott et contreboycott qu'ils exerçaient les uns contre les autres. Enfin, dans cette guerre des intellectuels, les spécialistes des disciplines « littéraires », comme les historiens ou les juristes, firent preuve d'une étroitesse d'esprit plutôt moins grande que ceux des sciences de la nature, dont les méthodes sont pourtant plus conformes à l'idéal universaliste de la science.

Le point le plus frappant, qui ressort avec évidence des nombreuses citations faites par l'auteur, est sans doute que la vocation universaliste de la science n'est nullement méconnue par les protagonistes de cette histoire, mais que ceux-ci s'estiment obligés de sacrifier cette universalité au profit de valeurs nationales moralement supérieures. Il n'est pas certain cependant que l'on doive tirer de cette expérience historique une conclusion intégralement pessimiste quant aux vertus politiquement pacificatrices de l'universalisme scientifique.

En effet, l'auteur insiste elle-même fortement sur le fait que son étude s'est limitée par nécessité aux aspects institutionnels de la coopération scientifique internationale. Or le Conseil international de recherches créé à la fin de la guerre, même s'il l'est par des savants, est avant tout un organisme politique qui a un but avoué de discrimination. Si des formes plus diffuses mais plus réellement scientifiques de coopération avaient été accessibles à l'enquête, peut-être celle-ci aurait-elle donné un résultat légèrement différent. Lorsque dans les années 1920 les

contacts se rétablissent progressivement entre les Allemands et leurs anciens ennemis, ils ne se manifesteront pas d'abord au niveau du CIR, mais à celui de certaines unions spécialisées par disciplines. Lorsque des savants deviennent politiciens, ils partagent intégralement les préjugés et les passions des autres politiciens ; pour que leur pratique scientifique exerce sur eux une influence universalisante, il faut qu'elle soit effectivement présente dans leur activité concrète.

Enfin, la vulnérabilité des milieux scientifiques du début du siècle à l'intoxication politique s'explique peut-être en partie par la structure qu'avait à l'époque la « cité savante ». En 1914, les universités, les publications et les centres de recherche allemands occupent dans la communauté scientifique internationale une position dominante. C'est ce pays que la guerre a pour conséquence d'isoler de tous les autres pays scientifiquement développés. Il est compréhensible, sinon honorable, que de nombreux savants aient cherché à saisir cette occasion pour faire avancer des intérêts propres, qui n'étaient en rien scientifiques, mais plus académiques et professionnels que politiques.

Solidement documenté, écrit de manière claire et élégante, ce livre se lit avec intérêt et même avec plaisir. Au delà de l'étude spécialisée sur un épisode mal connu de l'histoire intellectuelle du XX^e siècle, il constitue une réflexion profonde et lucide sur les antinomies de la science et de la politique. A recommander vivement à tous ceux qui ont quelque illusion sur la sagesse politique des intellectuels.

Jean-Pierre Derriennic

*Département de science politique,
Université Laval*